

Connaissance de la culture guidar

Sujet de débat N°2. A propos de la langue guidar parlée aux enfants

Le 13 juin, le débat sur la problématique de la langue guidar qui est de moins en moins parlée dans nos familles est lancé.

Haman Boubakary : « Oui, parlons guidar à notre frère et à nos enfants ».

Prosper Dawai : « Malheureusement, nous parents passons le temps à causer en français dans ce groupe. Et puis, nous accusons les autres ».

S'en suivent de multiples interventions sur la possibilité de transcrire la langue ma kadà.

Arouna Zourmba : « Il faut la modification de nos claviers pour intégrer l'alphabet guidar. A partir de là, on pourra causer et apprendre notre langue. La connaissance de la langue ne se limite pas seulement au parler, mais s'étend aussi à l'écrit et à la lecture. Quels sont les manuels disponibles dans nos petites bibliothèques en guidar ? »

Puis sur la nécessité de l'évolution de langue.

Zourmba Pabame : Bien sûr. ...une langue doit évoluer sinon elle meurt....nous devons trouver des noms aux nouvelles choses....nos aïeux l'ont fait....gognof....monguoro....etc....Ordonatere

Madia: Encore faut-il qu'il comprenne ce que c'est que l'évolution de la langue.

Arouna Zourmba : On appelle ça de l'emprunt linguistique.

Zourmba Pabame: Toutes les langues du monde empruntent.

Arouna Zourmba : On ne peut appeler quelque chose qui n'existe pas chez nous qu'en la langue de celui qui l'a introduite chez nous.

Zourmba Pabame lui rétorque qu'on peut créer de nouveaux mots comme mongoro, gognof, lemu, koṅdoṅ... qui désignent des arbres et fruits introduits sur le sol guidar récemment.

Arouna Zourmba : D'accord. L'emprunt n'est pas l'évolution. En sociologie, on appelle ça sous-culture ou contreculture. Je prends un exemple simple. Une fois en contact avec la culture occidentale, on ne parvient plus à parler avec les villageois sans introduire un mot foubé ou français.

Zourmba Pabamé : « Faisons comme les Duala. Malgré la colonisation et le brassage, ils sont restés dans leur culture. Trichons-les en copiant ... avoir de belles musiques et chansons en Guidar par exemple. »

Prosper Dawāi : « Les aînés sont là, mais ils traînent. Je pense que à partir de la bible écrite en guidar, on pourra confectionner l'alphabet et même le dictionnaire ».

Arouna Zourmba : « Les autres ont réussi à promouvoir leur culture parce qu'ils ont réussi à braver les barrières religieuses. Nous les Guidar, quand on est chrétien ou musulman, on change de culture, on n'est plus guidar. On est romain, italien, israélien, saoudien, arabe ou même peuhl ».

Le 22 juillet, la question de la langue réapparaît ainsi dans les discussions.

Miguinawa Haman : Papa GUIDAR, maman GUIDAR, enfants 100% GUIDAR vivants en ville, mais les enfants ne savent même pas dire bonjour en GUIDAR. Jamais ça avec les TOUPOURI-PEULH-BAMILEKE-BASSA-BAMOUN-BÉTI...

Mazarin Akami : Sur ce point, le tableau n'est pas toujours reluisant et nous devons consentir des efforts supplémentaires pour valoriser et promouvoir davantage notre culture. Il n'est jamais trop tard. Parents et futurs parents devrions changer la donne surtout ceux qui ne le font pas encore. Nous pouvons avoir échoué nous, mais donnons la chance à nos progénitures de perpétuer cette belle culture.

Commentaires Albert Doufissa.

Le débat sur les menaces qui pèsent sur la langue guidar a, en réalité, été lancé avec les discussions préalables à la création de l'association GUMA-ASPROCG. Pour permettre de ne pas revenir en arrière et d'élaborer sur ce qui a déjà été dit, je me permets de reprendre ici le paragraphe sur cette question, telle qu'elle a été abordée dans le Document de travail du Comité de réflexion pour la création d'une association pour la défense de la culture *Kaḏa* (Guidar) (voir archives de GUMA-ASPROCG) :

« Menace sur la langue *ma kaḏa* par le fulfulde et le français

L'abandon de la pratique de la langue *ma kaḏa*, au profit essentiellement du fulfulde et du français, est l'aspect le plus visible de la menace qui pèse sur la culture guidar.

La mort d'une langue ne guette pas que notre peuple. D'après les linguistes,

« Depuis au moins 5000 ans, les linguistes estiment qu'au moins 30 000 langues sont nées et disparues, généralement sans laisser de trace. Avec le temps, on constate que le rythme de la mortalité des langues s'est singulièrement accéléré, surtout depuis les conquêtes colonialistes européennes. Au cours des trois derniers siècles, pendant que l'Europe perdait une bonne dizaine de langues, l'Australie et le Brésil, par exemple, en perdaient plusieurs centaines. En Afrique, plus de 200 langues comptent déjà moins de 500 locuteurs, sans parler de la liquidation de très nombreuses langues

amérindiennes et de plusieurs petits peuples ayant vécu sous l'ancienne URSS ou en Chine (Ingouches, Kalmouts, Mekhéliens, Nus, Achangs, etc.).

Le linguiste français Claude Hagège estime, pour sa part, qu'une langue disparaît «tous les quinze jours», c'est-à-dire 25 annuellement. Autrement dit, à ce rythme, si rien n'est fait, le monde aura perdu dans un siècle la moitié de son patrimoine linguistique, et sans doute davantage à cause de l'accélération due aux prodigieux moyens de communication. Ce phénomène touche particulièrement les langues indonésiennes (plus de la moitié des 600 langues serait moribonde), néo-guinéennes (plus de la moitié des 860 langues de Papouasie-Nouvelle-Guinée serait en voie d'extinction) et africaines, mais il concerne aussi de nombreuses autres langues menacées par l'anglo-américain ou d'autres grandes langues de communication. Par exemple, en Inde et en Afrique, beaucoup de langues qui avaient pourtant résisté à la colonisation sont aujourd'hui menacées par les grandes langues indiennes (hindi et ourdou) ou africaines telles que le swahili (en Afrique orientale), le peul (en Afrique centrale), le haoussa (au Niger et au Cameroun) ou le wolof (au Sénégal); ces langues sont tout aussi dangereuses que l'anglais ou le français, car elles ne sont pas considérées comme des «langues étrangères» et possèdent le prestige des grandes langues africaines. Le rythme d'extinction des langues, qui s'était déjà accéléré au cours du XX^e, va atteindre des proportions sans précédent au cours du prochain siècle.

Certains experts prévoient qu'au cours du présent siècle de 50 % à 90 % des langues parlées actuelles disparaîtront, c'est-à-dire de 3 000 à 4 000 langues. »

Les causes de la disparition des langues demeurent multiples et complexes, mais elles sont plus ou moins circonscrites à des facteurs d'ordre militaire, démographique, géographique, économique, politique et culturel. Ces facteurs s'imbriquent souvent les uns dans les autres, sans qu'il soit toujours aisé d'identifier lequel d'entre eux joue un rôle prépondérant.

Ainsi, pour la langue guidar, le premier élément perturbateur fut la guerre contre les Peuhl, aux 19^e et 20^e siècles. L'arrivée des colons français, en s'alliant les chefferies foubé contre les peuples non islamisés, devait donner aux premiers une suprématie que ne leur ont pas conférée les affrontements armés. La consolidation de leur pouvoir politique, profitant opportunément de l'accession au pouvoir suprême de notre pays d'un membre du champ culturel peul a achevé de favoriser le fulfulde au détriment de la langue guidar. La colonisation française elle-même constituera un autre facteur de vulnérabilité de la langue guidar. L'introduction de la scolarisation en langue française, avec les contraintes que l'on sait (les punitions pour les écoliers qui parlaient leur langue maternelle à l'école) a créé une nouvelle élite qui adopte pratiquement la langue française comme langue maternelle pour leur progéniture.

Un autre facteur d'extinction des langues est la faiblesse numérique des locuteurs. Les spécialistes estiment que le seuil de survie d'une langue est placé à

environ 100 000 locuteurs et que la survie d'une langue est précaire dès qu'elle est parlée par moins d'un million de locuteurs. A moins que le peuple en question ne vive en autarcie totale, coupée de contacts avec d'autres peuples. La langue disparaîtra d'autant plus facilement que les locuteurs acceptent ou choisissent de l'abandonner ou de ne plus la transmettre à leurs enfants. Autrement dit, parce que ces locuteurs ne la jugent plus utile pour communiquer. C'est effectivement la situation de la langue guidar. Ses locuteurs ne sont pas très nombreux, mais surtout beaucoup d'entre eux refusent de parler cette langue en famille, entre amis, au service ou en public. Le facteur démographique est d'autant plus déterminant que le pays guidar est victime d'une forte émigration, dispersant son peuple dans des villes et villages où ses ressortissants deviennent minoritaires et en position de tentation d'abandon de leur langue. Même sur son territoire, notamment dans ses deux villes, Guider et Figuil, la langue guidar est menacée par l'immigration, l'assimilation de ses membres à une autre ethnie, que nous avons mentionnée plus haut, les mariages mixtes et la dénatalité.

La régression d'une langue dépend aussi de la place que ses locuteurs occupent dans les rapports socio-économiques. En fait, la prospérité économique de la langue dominante et le sous-développement économique de la langue dominée étouffent cette dernière en plaçant ses locuteurs dans une position sociale les obligeant à utiliser la langue dominante afin d'améliorer leur niveau de vie. Le *ma kada* est confronté à cette situation. Les commerçants locaux sont des Foulbé, des Haoussa ou des Guidar assimilés et les secteurs économiques vitaux (usines, objets fabriqués et importés) sont entre les mains des étrangers. Par conséquent, les langues des affaires sont le fulfuldé, le français et, dans une moindre mesure, le haoussa qui sert à compter.

Evidemment, point n'est question d'évoquer l'influence du politique : la langue guidar n'est pas une langue d'Etat et, de ce fait, ne bénéficie pas des avantages qu'ont les langues officielles dans un pays (moins d'une centaine de langues dans le monde ont un statut de langue d'Etat).

La langue guidar est menacée par des langues locales, notamment le fulfuldé. Mais, comme la plupart des langues africaines, elle est soumise à l'impérialisme culturel des langues européennes, notamment le français et l'anglais, qui en tant que langues officielles de notre pays bénéficient de multiples soutiens institutionnels à leur promotion.

« L'impérialisme culturel est le résultat d'un rapport de force qui joue en faveur d'une langue dominante, laquelle contrôle à la fois le nombre des locuteurs et le pouvoir économique générateur de produits culturels. La domination culturelle s'étend de l'école jusqu'aux produits véhiculés par les moyens technologiques tels le cinéma, la radio, la télévision et l'informatique. Les groupes minoritaires qui ne disposent même pas de l'école pour promouvoir leur langue n'ont pratiquement aucune chance de survie. »

Si les minorités qui n'ont pas accès à l'école dans leur langue sont menacées, à plus forte raison les langues non écrites sont-elles vouées à l'extinction. C'est pourtant le cas de la plupart des langues du monde. Parmi celles qui sont écrites, il faut considérer que les langues qui ne sont ni normalisées ni codifiées pourront difficilement résister à la puissance des langues fortes. Par exemple, les paysans qu'on alphabétise en bambara au Mali ne trouvent à peu près rien à lire ni chez les marchands de journaux ni dans les bibliothèques; il en résulte que l'information ne se transmet, à toutes fins utiles, que dans la langue coloniale, le français. Autrement dit, une langue écrite qui ne génère pas de produits culturels ne sert pratiquement à rien.

Le défi, pour les petites langues, consiste à la fois à se défendre contre l'impérialisme des grandes langues et à exceller sur leur terrain, même si elles ne disposent ni du nombre ni des mêmes ressources économiques et technologiques. »

Les spécialistes qui se sont penchés sur le processus de la mort des langues estiment que

« La mort d'une langue n'est pas subite, sauf dans le cas d'un génocide où l'on supprime plus ou moins instantanément tous les locuteurs de la langue. Le premier symptôme de la régression d'une langue apparaît quand un peuple commence à ne plus utiliser sa langue, quand il l'abandonne pour la remplacer par une autre qu'il estime plus rentable. Ce processus se déroule en des phases provisoires de bilinguisme variable mais de plus en plus généralisé. »

Nous pensons que la langue guidar est dans un processus qui mènera à brève échéance à sa mort, si elle n'est pas défendue. »

Voilà ce que nous avons écrit en 2007, lors des débats sur la création de GUMA-ASPROCG. La validation de ce constat, la prise de conscience de la nécessité de défendre notre langue ont résulté en la création de ladite association. C'est une première étape importante. La suite, c'est le renforcement de celle-ci et la mise en œuvre de son programme qui prévoit un certain nombre d'activités telles que la sensibilisation des Guidar à la pratique de leur langue en famille, la formation de nos enfants en langue guidar, la production d'ouvrages (scolaires et de la littérature générale) et autres œuvres (théâtre, chants, films, etc) en ma kada. Nous avons prévu la création d'une académie du *ma kada* pour recenser tous les mots de la langue, se pencher sur la grammaire, créer et intégrer de nouveaux mots pour désigner des concepts qui n'existent pas. C'est une évidence : autant les français n'ont pas un mot pour désigner le *məлма*, qui n'existe pas dans leur pays, autant les Guidar sont obligés de créer ou d'emprunter des mots pour désigner tous les nouveaux arbres qui sont introduits dans leur paysage. Mais, combien d'entre nous peuvent désigner ne serait-ce qu'un dixième des individus de la flore du pays guidar en *ma kada* ?

Arouna Zourmba estime que « *L'emprunt n'est pas l'évolution... Une fois en contact avec la culture occidentale, on ne parvient plus à parler avec les villageois sans introduire un mot foubé ou français* ».

Je pense que l'évolution d'une langue est indispensable, si elle doit survivre. Les langues dominantes d'aujourd'hui, à l'exemple du français et de l'anglais, ont intégré une proportion importante de mots d'origine étrangère dans leur vocabulaire. Il fallait bien créer les mots *baobab* ou *Tabaski*, à partir des langues étrangères qui désignaient cet arbre ou cette fête. Et pourquoi reprocher aux Guidar de dire **sukkar** lorsqu'on sait que ce produit se nomme **sucre**, en français, **sugar** en anglais, **succhero** en italien, **azúcar** en espagnol, **açúcar** en portugais, **zucker** en allemand, ... **sukkar** en arabe ! Toutes ces langues ont adapté le nom de ce produit à partir du mot sanskrit (langue indienne) d'origine, **sarkara**, qui veut dire graine. C'est bien cela la vie des mots. Aujourd'hui, le téléphone est entré dans la vie des Guidar, y compris au village. Il faut bien qu'on le désigne et qu'on parle aussi de « kerdi », puisqu'il faut du crédit dans l'appareil. Il en est donc ainsi de tous les mots et concepts nouveaux. Quand le neemier (*Azadirachta indica*) et le Cassia de Siam (*Senna siamea*) furent introduits à Zlam par le Père Bève, les populations locales les nommèrent *wəlanga na sara*. Aujourd'hui, il y a d'autres « arbres du Blanc » comme l'Eucalyptus ou les arbres fruitiers ; les Guidar ont fini par désigner le neemier par les mots *lim* ou *nim*.

Il ne s'agit donc pas de « réinventer la culture » ni de créer « une sous-culture guidar » comme le craignent certains, mais d'enrichir la langue pour lui permettre de rendre compte de tous les concepts du monde actuel.

La problématique de l'évolution de la langue est donc différente de celle de sa disparition programmée. Le fait que nous refusons de parler notre propre langue à nos enfants est de **l'acculturation** (définie par les ethnologues comme étant des « *Modifications qui se produisent dans un groupe culturel (concernant la manière d'agir, de percevoir, de juger, de travailler, de penser, de parler) par suite du contact permanent avec un groupe (généralement large) appartenant à une autre culture* » cnrtl.fr/definition/acculturation).

Il faut s'affranchir de l'acculturation. Comme le dit le jeune Akami Mazarin, ce qui permet aux autres peuples de pérenniser leur culture, « *c'est l'attachement indéfectible à leur culture, sa promotion et valorisation partout, toujours et à tous les prix. Leur culture fait partie intégrante de leur fierté. Leur transmission à leurs enfants est devenue une priorité absolue. Ils n'ont ni honte, ni timidité, encore moins peur d'affirmer leur appartenance à celle-ci. Le plus important enfin reste leur solidarité légendaire en toutes les actions susmentionnées. Nous avons encore un peu de chemin à parcourir dans ce sens mais nous y arriverons avec plus de bon sens, de discipline et de persévérance* ».

C'est donc au niveau de la lutte pour la sauvegarde et la promotion de notre langue que l'effort de tous et de chacun est requis. La langue est un élément central de la culture d'un peuple.